

LE DOIGT DE DIEU

(Suite et fin)

III

Un bal réunissait une brillante société dans les salons de Mme de Saint-Albin.

Tandis que la jeunesse folâtre et insouciante s'adonnait au plaisir de la danse, le châtelain de Villers-Castel causait dans un coin avec la baronne. Tous deux paraissaient préoccupés.

Depuis peu la libre-penseuse semblait avoir beaucoup vieilli. Les habitués avaient peine à reconnaître dans cette femme, grave et sérieuse, la mondaine frivole et enjouée qui les avait si souvent charmés : chacun se perdait en conjectures sur les motifs qui avaient pu provoquer une si étrange et complète transformation.

— Je ne me rappelle pas sans une vive émotion, M. Sosthènes, ce fameux dîner où vous avez eu le noble courage de faire acte public de votre foi religieuse.

Tout à coup, un couple ravissant de grâce et de beauté vint à passer non loin des deux amis et attira leur attention.

Sosthènes de Villers-Castel et Alice de Saint-Albin échangeaient sans doute des confidences du plus haut intérêt, car ils ne virent, absorbés qu'ils étaient, ni le châtelain, ni la baronne.

Votre ferme attitude a certainement dû produire sur tous ces incrédules une salutaire impression.

— Le croyez-vous ?... Je le souhaiterais ; mon devoir était de protester et je n'ai point hésité. J'aurais été heureux d'épargner à mon oncle une déception aussi cruelle ; mais les circonstances ne m'ont point laissé le choix d'une heure plus opportune.

— Dieu l'a permis pour le bien qui en devait résulter. Il y avait près de vous une âme vaine, dissipée, éprise des folles joies du siècle, ignorant ses devoirs envers son Créateur qu'à peine elle connaissait ; à cette âme-là vous avez fait un bien immense ; l'impression salutaire qu'elle a remportée de cette réunion a porté ses fruits.

— Serait-ce de vous qu'il s'agit, Mademoiselle ?

— Précisément, c'est à votre courageuse confession que je dois mon retour aux pratiques religieuses de mes premières années.

— Que Dieu en soit loué !

— Puisque nous sommes sur un point si intéressant, je me permettrai de vous poser une question : Fixé désormais sur l'existence de Dieu, votre origine et vos destinées, qui donc vous a initié aux mystères de la religion chrétienne, à ses préceptes, à ses conseils ?

— C'est tout une admirable histoire. J'avais près de cinq ans, lorsque j'eus le malheur de perdre ma mère ; veuve de bonne heure, elle avait reporté sur moi toutes ses tendresses ; c'était une excellente chrétienne ; et, malgré mon jeune âge, je ressentis vive-



...Ils ne virent ni le châtelain ni la baronne.—Page 198, col. 1

ment sa perte ; mon oncle eut beaucoup de peine à me consoler. Mais les années, en s'écoulant, affaiblirent ces regrets, et je finis par tout oublier. Quelle ne fut pas ma surprise, quand son souvenir éteint, se ravivant tout à coup, je revis clairement ces heureuses

années où, petit enfant, je recevais les enseignements maternels ; je me rappelai, qu'agenouillé près d'elle, devant une image bénie, je récitais certaines prières qu'elle mettait sur mes lèvres après m'avoir fait tracer un signe qui lui était familier.

— Le signe de la croix.

— Oui, et ce signe sacré, je pus le reproduire. Le jour suivant, je me rendis dans les appartements qu'elle avait occupés jadis, et depuis fermés. Aidé dans mes recherches par une vieille bonne qui avait été attachée à son service, je pus mettre la main sur sa petite bibliothèque et la transporter chez moi.

— Et alors ?

— Alors je lus avidement les saints Evangiles, l'*Imitation de Jésus-Christ* et quelques autres ouvrages ascétiques. Telle fut ma première éducation religieuse. J'appris ainsi qu'il y avait des temples où le Christ avait ses autels et des ministres préposés à l'instruction des peuples.

— Quoi ! vous ignoriez toutes ces choses ? N'aviez-vous donc jamais entendu le son des cloches ?

— Jamais. Le village le plus rapproché de Villers-Castel en était éloigné de trois lieues, et le petit hameau qui s'échelonne en bas du coteau n'avait qu'une chapelle, que mon oncle avait fait détruire à l'époque où il s'était rendu acquéreur de ce domaine.

— Mais pourtant, vous n'avez pu faire vos études sans toucher aux questions religieuses, je ne m'explique pas bien cette singulière ignorance.



Je fis la rencontre d'un homme vêtu d'une façon étrange
Page 198, col. 2

— Aussi, y a-t-il eu de regrettables lacunes dans l'enseignement qui m'a été donné ; mes éducateurs, sans se soucier de la vérité, préparaient leurs cours en vue du but qu'ils poursuivaient. Je n'avais aucun moyen de m'instruire que par leurs écrits. Mes études historiques ont dû être refaites après coup, et, à l'heure qu'il est, Mademoiselle, je pâlis encore sur les livres, obligé que je suis de réédifier la vérité sur les erreurs que l'on m'a débitées.

— Vous n'aviez jamais pénétré dans la bibliothèque de votre oncle.

— Jamais, cela m'était interdit.

— Mais dans vos voyages ?

— Jamais je n'ai quitté le château. Lorsque j'en ai parfois témoigné le désir, l'on me répétait que cela était impossible à cause de graves engagements que je ne devais connaître qu'à l'époque de ma majorité.

— Oui, et nous sommes édifiés sur la nature de ces engagements.

— Mais je reviens à mon récit. Un jour que j'avais prolongé ma promenade au delà des limites ordinaires, dans les bois qui s'étendaient derrière le parc, je fis la rencontre d'un homme vêtu d'une façon étrange, au moins à mes yeux.

— Un prêtre sans doute ?...

— Précisément. C'était le curé du bourg voisin. Il s'était égaré à travers les sentiers de la forêt, et me demanda la direction qu'il devait suivre pour se rendre à Villers.

Je m'offris à le guider, et nous fîmes route ensemble jusqu'à l'entrée du village. Durant ce trajet, j'appris la qualité et les pouvoirs dont il est dépositaire. Lui,

écoute avec stupéfaction d'abord, puis avec ravissement mes discrètes confidences, et il s'offre d'achever l'œuvre commencée.

— Mais les difficultés ?

— Nous pûmes les vaincre. A un jour fixé, aux premières lueurs de l'aube, j'allais le rejoindre dans un abri qui servait d'asile aux bûcherons. C'est là que je fus initié aux mystères de la religion chrétienne ; c'est là que ma foi grandit et s'éclaira par l'étude ; c'est là que je fis ma Première Communion.



Elle entra, humble postulante, dans la grande famille des filles de la charité.—Page 199, col. 1

— Il y a longtemps de cela ?

— Trois ans seulement. Et vous voyez de combien de joies délicieuses mon adolescence a été sevrée.

— Oui, c'est vrai, mais Dieu vous les a rendues déjà et il vous les rendra au centuple, surtout si vous quittez le monde.

— Je l'espère, oui ; après avoir payé ma dette à la patrie, je compte bien m'enrôler dans une milice plus pacifique.

— Peut-être vous imiterai-je.

— Quoi ! vous, Mademoiselle ; mais Mme de Saint-Albin ?

— Ma mère connaît mes intentions ; et tout dernièrement, elle m'a vue refuser un très brillant parti. Comme vous le pensez bien, les prières, les reproches, ne m'ont point été épargnés.

— Je le conçois. Mais vous pourriez rester femme chrétienne dans le monde.

— Qui sait ? Voyez-vous, Monsieur, les jours de la vie sont courts, le bonheur rare, incertain, aléatoire. Et, supposé que je dusse jouir ici-bas d'un bonheur vrai, sans nuage, il serait borné par la mesure même de l'existence, il finirait... Or, moi je rêve une félicité que rien ne puisse troubler, exempte d'appréhensions, de craintes et d'alarmes, qui n'ait à redouter ni les séparations, ni les deuils, qui soit éternelle, enfin.

IV

Le temps avait marché. Sosthènes, après avoir vaillamment fait son année de service militaire, venait de rentrer dans la vie civile.

M. Lucquoy, qui espérait bien que son neveu avait laissé à la caserne ses idées de vocation religieuse, s'empressa de le lancer dans le tourbillon des plaisirs et des affaires. Mais la foi et la piété de Sosthènes semblaient s'accroître des oppositions qui lui étaient faites : le monde lui était à charge.

Il s'en ouvrit définitivement à son tuteur.

Celui-ci, profondément attristé, n'osa plus cependant s'opposer aux desseins de la Providence. Rendu, par le contact de Sosthènes, à des idées meilleures, il revenait, par degré, à une religion qu'il avait autrefois connue et aimée.

— Mon fils, lui dit-il, Dieu sait combien vous m'êtes cher, et combien grand est le sacrifice qu'il exige de mon cœur ; mais j'ai mérité cette sévérité de sa part. Allez donc où sa voix vous appelle, et priez pour moi.

Vers la même époque, Alice de Saint-Albin, belle, riche, adulée, renonçait à l'existence opulente et enviait qui devait être son partage, et, à l'extrême